

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 4 (1913)

Artikel: Tendances nouvelles en géographie
Autor: Richoz, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-109761>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tendances nouvelles en géographie.

Au cours de l'année scolaire 1910-1911, les professeurs suisses de géographie, imitant l'exemple de leurs collègues en mathématiques, se sont groupés en association et ont formé une sous-section nouvelle du « Verein schweizerischer Gymnasiallehrer ». Leur nombre est, depuis l'origine, de cinquante-sept; leur but, de travailler au développement de l'enseignement géographique dans les écoles de tous les degrés et d'assurer à leur branche, dans les programmes et les règlements, la place qu'ils jugent convenable. L'association s'est affiliée au « Verband deutscher Schulgeographen », qui poursuit en Allemagne un but analogue; elle a tenu, jusqu'ici, trois réunions, dont deux à Zurich en 1911 et la dernière à Lausanne en octobre 1912. Enfin, en juillet dernier, elle adressait au Conseil fédéral son premier mémoire et sa première requête.

Nous ne savons pas, à l'heure qu'il est, dans quel sens notre haute autorité exécutive répondra à cette demande, — si elle y répond jamais, — mais une chose est sûre; c'est que, quel que soit le succès de cette première tentative, les professeurs de géographie continueront leur travail: leur programme est si vaste, et ils sont si convaincus de l'excellence de leur cause! S'ils n'aboutissent pas aussi vite que les professeurs de mathématiques à introduire des réformes, ils s'adresseront à l'opinion publique, et leur action ne cessera que le jour où l'on aura fait droit à leurs postulats les plus urgents.

Il y a donc, réellement, des tendances nouvelles en géographie. Ces tendances, très précises, et exprimées avec une remarquable unanimité et une remarquable précision dans les réunions de Zurich et de Lausanne, intéressent à quelque titre tous les pédagogues.

Ayant eu l'occasion, à deux reprises, d'assister aux assem-

blées du « Verein schweizerischer Geographielehrer », nous avons été frappé de l'objectivité sereine et de la hauteur de vue qui n'ont cessé de présider aux discussions. Toutefois, nous ne voudrions pas, ici, prendre parti dans le débat; nous nous bornerons à noter une orientation pédagogique nouvelle, destinée, semble-t-il, à bouleverser quelque peu, — encore une fois, — les programmes de l'enseignement secondaire.

Depuis un demi-siècle la géographie a bénéficié de tant de circonstances favorables que nécessairement son importance a grandi. Des explorations innombrables, dont les résultats ont été vulgarisés par l'image, le journal et la conférence; des moyens de communication toujours plus rapides et plus commodes, qui ont multiplié les voyages et rapproché les antipodes; des échanges commerciaux toujours plus intenses, — notamment en Suisse, — avec les pays éloignés; des luttes périodiquement renouvelées pour la possession des colonies; des progrès considérables dans la météorologie, la géologie, dans toutes les sciences naturelles et physiques; enfin, malgré l'utilitarisme ambiant, le besoin, qui grandit en fonction de l'instruction, d'une explication systématique des faits innombrables et disparates que nous constatons journellement, — toutes ces causes, et d'autres encore, ont éveillé un intérêt croissant pour une connaissance raisonnée de la surface du globe. Dans presque toutes les universités, des chaires de géographie ont été fondées, et ce fait, de conséquence qu'il était d'abord, est devenu à son tour la cause la plus efficace peut-être de l'essor de la science géographique. Les idées appliquées d'abord par Alexandre de Humboldt, puis organisées en système par Karl Ritter, Ferdinand von Richthofen, Ratzel, — pour ne citer que les plus grands, — se sont répandues. Des livres solides, écrits par des pédagogues, ont fixé les lois de l'enseignement géographique et lui ont marqué sa place vraie dans l'éducation de l'esprit¹. Des manuels nouveaux ont paru, surtout en France, qui appliquent

¹ Voir : *Conférences du Musée pédagogique* de 1905 (Imprimerie nationale); — Emmanuel de Martonne, *Traité de géographie physique* (Armand Colin, 1909 : la préface); — Jean Brunhes, *La géographie humaine* (Alcan, 1910).

strictement la méthode nouvelle¹, et déjà des essais de réforme, timides encore mais significatifs, ont été introduits dans les programmes français, bavarois et dans quelques autres.

L'étude de la géographie ne consiste plus à apprendre des listes de noms propres et quelques définitions, purement extérieures et superficielles, des mots fleuve, golfe, cap, détroit, plateau. Elle tend à devenir une description de plus en plus précise et une explication de plus en plus exhaustive de la surface terrestre. Décrire en expliquant, expliquer en décrivant, voilà ce que tente le géographe moderne. La géographie descriptive est régionale; la géographie explicative, générale. La première est d'inspiration romaine (administrative); la seconde, d'inspiration grecque (philosophique)².

Le jour où ces deux tendances, descriptive et explicative, se sont rencontrées et se sont fécondées l'une l'autre, la vraie géographie est née; de leur union dépend tout l'avenir de la géographie³.

Pour décrire et pour expliquer les phénomènes qui se passent à la surface de la terre, le géographe a une méthode à lui :

¹ Voir pour la France : *Fallex et Mairey*, 6 vol. (Delagrave); — *H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser*, Géographie générale (Alcan); — *Vidal de la Blache et Calmena d'Almeida* (Armand Colin); — pour les écoles primaires : *Lemoine et Marlot*, La géographie enseignée par les yeux (étude descriptive, basée sur des notions élémentaires de géologie; chez Le Soudier).

Pour la Suisse : *O. Flückiger*, Die Schweiz, Natur und Wirtschaft (Schulthess, Zürich, 1911); *Stucki-Bieri*, Materialien für den Unterricht in der Schweizergéographie (Francke, Bern); *Hotz*, Leitfaden (Helbing, Bâle); *Adolf Weber*, Die Alpen und die Schweiz (Kellerer, München); — *Spreng*, Géographie économique (Payot, Lausanne); — *Walser*, La Suisse (Francke, Bern); — *Chaix et Rosier*, Géographie physique (Payot, Lausanne).

Pour la Belgique nous signalons surtout *Kraentzel et Mahy* (Lebègue, Bruxelles).

En Allemagne les manuels sont restés estimables même lorsque l'enseignement était en baisse; voir, p. ex., *Seydlitz* (Hirt, Breslau) le manuel le plus répandu. En Autriche les manuels de *Becker et Mayer*, (Deutike, Vienne), ceux de *Hedrich*, etc., sont excellents.

² Jean Brunhes, La géogr. hum., p. 38.

³ De Martonne, Géogr. phys., p. 5.

1° il cherche à les *localiser* avec précision; il en montre la « Weltstellung »: situation en longitude (heure relative) et en latitude (marche apparente du soleil, durée des jours et des nuits, climat); situation en altitude (climat, végétation, communications); situation par rapport à la mer et par rapport aux continents;

2° il marque avec soin l'*étendue* de chaque phénomène à la surface du globe et dresse à cet effet de nombreuses cartes spéciales: cartes de la répartition des pluies, cartes des pressions atmosphériques et des vents, cartes des isothermes, cartes de la végétation, du peuplement, de l'industrie, etc.;

3° il recherche l'*enchaînement* des phénomènes, leurs causes, leurs conséquences, et la nature des connexions qui les relie. Voici par exemple une chaîne de montagnes, un alignement de volcans, une plaine alluviale: le géographe demande à la géologie la genèse de ces faits et leur répercussion sur le présent. Il constate que telle région est fortement arrosée, tandis que telle autre, toute proche, est desséchée: il demande à la météorologie le pourquoi de cette différence. Il remarque que tel pays possède une civilisation avancée, tandis que dans tel autre les populations sont restées à l'état de « Naturvölker »: il demande à la nature et à l'histoire l'explication de ce contraste;

4° le géographe *coordonne* et *compare* les faits analogues. Etudie-t-il, par exemple, les phénomènes karstiques du Jura, il pense au Karst proprement dit et aux katavothras de la Grèce; considère-t-il la marche de la température dans les hautes vallées largement ouvertes des Grisons, il songe aux phénomènes de rayonnement nocturne qui se produisent au Tibet ou sur les plateaux de la Méséta espagnole. Cette idée du « tout terrestre », que le géographe doit avoir continuellement présente à l'esprit, explique pourquoi la géographie n'a pu se constituer scientifiquement que le jour où le globe entier a été suffisamment connu, c'est-à-dire à la fin du dernier siècle.

Un exemple montrera mieux sans doute ce que cette méthode a d'original et de fécond. Nous le traduisons librement du rapport que M. le Dr Letsch, professeur à l'Ecole cantonale de Zurich, a présenté à la réunion de la Société

suisse des professeurs de gymnase tenue à Baden en octobre 1910¹. Il a pour sujet le *Jura suisse*.

« Une lecture attentive de la carte montre, dans le Jura suisse, deux parties fort diverses : le Sud-Ouest a des hauteurs en dos d'âne nettement marquées, de hautes vallées longitudinales parallèles, des cours d'eau très rares mais importants dès leurs sources ; les ruisseaux y font presque complètement défaut ; tandis que la pente est raide du côté suisse, le massif se mue en plateau du côté français. Au contraire, la partie Nord-Est du Jura, qui se rapproche du Rhin, n'a plus de chaînes de montagne proprement dites, le réseau hydrographique y est serré. Ce contraste doit être expliqué. Le professeur trace donc de nombreux profils transversaux du Jura ; il en fait voir la structure — le relief de Heim et Rollier au 1 : 10 000 rend ici de bons services — et il arrive à cette conclusion, que le Sud-Ouest a été plissé, tandis que le Nord-Est a été simplement déjeté, puis soumis à l'action des eaux courantes.

» Mais cela n'explique pas le caractère très particulier de l'hydrographie dans le Jura occidental. Ici les apparences sont contradictoires : d'une part les cartes indiquent de grandes chutes de pluie et de neige, de nombreuses cuvettes marécageuses, d'abondantes sources vauclusiennes jaillissant pour la plupart au pied d'une paroi de rocher ; d'autre part les plateaux desséchés, les pentes sans aucun chevelu de rivières, l'absence de fontaines jaillissantes et la fréquence des citernes qui recueillent les eaux de pluie, les pâturages maigres percés de roches qui affleurent, tous ces phénomènes rappellent le désert et la steppe. Quelle en est l'explication ? Elle se trouve tout entière dans les propriétés physiques et chimiques du terrain. Le calcaire jurassique est en soi dur, rigide et imperméable ; mais il est soluble dans l'eau contenant de l'acide carbonique. Par suite même de leur manque de plasticité, les couches calcaires qui ont été soumises à un plissement sont traversées de fentes et de crevasses ; elles

¹ Le rapport qui a provoqué la fondation de la société des professeurs de géographie a pour titre : *Méthodes nouvelles en géographie*. La clarté et la modestie avec lesquelles il a été présenté lui ont valu une unanime approbation. V. 40^e annuaire de la Société suisse des professeurs de gymnase, p. 37-55.

sont donc très perméables; les eaux sauvages qui ruissellent à la surface disparaissent dans les failles, forment des cours d'eau souterrains, des cavernes, des kars, des entonnoirs, des lacs souvent sans affluent ni effluent superficiels, — bref, tous les phénomènes karstiques, — jusqu'à ce que, retenues par une couche de marne imperméable, elles ressortent en cours d'eau puissant. Ainsi, au lieu d'éroder la surface et de sculpter des vallées et des gorges, l'eau laisse subsister ici les formes extérieures originelles. Le travail d'érosion s'accomplit à l'intérieur de la montagne; cette érosion est surtout chimique. Voilà pourquoi la forme extérieure du Jura correspond encore si bien avec la structure interne. Les rares produits de désagrégation des calcaires marneux ne parviennent qu'à former une mince couche d'humus; ils sont même parfois entraînés dans les crevasses et les vallées. De là ces dos de pays désolés, ces pentes couvertes de forêts, ces vals fortement peuplés où les eaux sont captées pour les besoins industriels. D'autres produits de désagrégation comme l'argile, le sable, le fer oolithique fournissent la matière première aux tuileries, aux verreries et aux fonderies.

» Celui qui connaît ainsi les propriétés d'une chaîne calcaire ne trouvera rien d'essentiellement nouveau à apprendre dans l'étude des autres chaînes calcaires.

» La marche annuelle de la température dans les hautes vallées avec ses froids sibériens offre un exemple typique du climat des hauts plateaux; on en déduira facilement une théorie générale qui trouvera son application dans une foule de cas. »

Cet exemple, qu'il serait facile de poursuivre¹, montre suffisamment, pensons-nous, ce qu'il y a de nouveau dans la méthode géographique actuelle. « De plus en plus, la géographie tend à envisager historiquement tous les faits² ». « Les faits géographiques, physiques ou humains, sont en perpé-

¹ Il faudrait montrer en particulier la transformation que l'industrie horlogère a opérée dans le Jura; le peuplement, le caractère flottant de cette population soumise aux fluctuations de l'industrie, la création des villes de type américain (La-Chaux-de-Fonds), les routes et les chemins de fer, les usines électriques, etc., il n'est rien qui ne se tienne, et l'enfant est capable de comprendre tous ces enchaînements et toutes ces déductions.

² De Martonne. I. cit., p. 23.

tuelle transformation et il faut les étudier comme tels; donc préciser le point de l'espace et le moment du temps où ils se produisent, puis, du mouvement même indiquer le sens et observer la vitesse; ils sont étroitement liés entre eux et doivent être étudiés dans leurs multiples connexions¹. »

Nous voilà loin de la géographie « littéraire » et des sèches nomenclatures d'autrefois! La géographie est devenue une science d'observation et de raisonnement. Sans négliger la mémoire qu'il est indispensable d'exercer dans ce domaine comme dans tous les autres, le géographe voudrait n'imposer à l'enfant que des noms qui rappellent une image et une explication. Dans ce but, la géographie moderne fait des emprunts continuels aux sciences auxiliaires, sciences naturelles surtout; elle en vit, peut-on dire, et c'est pourquoi elle ne s'est constituée que le jour où ces sciences sont elles-mêmes parvenues à un certain développement. Elle n'a en propre que son domaine — la zone mince où la croûte terrestre et l'atmosphère entrent en contact² — et la méthode que nous avons esquissée, avec ses quatre principes de situation, d'étendue, de causalité et de coordination.

Cette union de la géographie et des sciences a évidemment un avantage : la géographie profite de tous les progrès accomplis dans les sciences qui lui sont apparentées. Mais il y a aussi, là, un danger : c'est que la géographie ne devienne, comme le disait plaisamment le regretté Dr F. A. Forel, « une synthèse de toutes les sciences divines et humaines ». Sans doute toutes les sciences ont connu cette période critique où elles s'embarrassaient de tendances encyclopédiques et touchaient à tout sans savoir se borner. « La philologie a passé par cette période; la sociologie y est encore.³ » Mais il n'en reste pas moins qu'une science peut périr dans cette crise de jeunesse.

« La géographie, écrivait M. de Martonne il y a quatre ans, commence à en sortir ». Depuis surtout qu'a paru *la Géographie humaine* de M. Jean Brunhes on peut dire hardiment qu'elle

¹ J. Brunhes, l. cit., p. 6-17.

² J. Brunhes, op. cit., p. 1.

³ E. de Martonne, p. 20.

en est sortie, ou du moins qu'elle est en train d'en sortir tout à fait.

La difficulté n'est pas, en effet, de distinguer la géographie des sciences naturelles¹. La géologie, par exemple, à laquelle les géographes font tant d'emprunts, étudie la terre en profondeur, tandis que la géographie s'arrête à la surface, ou à peu près. Les deux disciplines partent des mêmes phénomènes actuels, mais elles avancent en sens inverse. « La géologie est l'étude du passé à la lumière du présent; la géographie, l'étude du présent à la lumière du passé. » Bien loin de se combattre, géologues et géographes collaborent dans une parfaite harmonie et cordialité.

La difficulté devient sérieuse, quand il s'agit de tracer la ligne de démarcation entre la géographie humaine et les sciences voisines, histoire, politique, sociologie.

M. Brunhes a mis, à démêler cette question, toute la finesse pénétrante de son esprit et toute sa vaste érudition.

La géographie humaine, dit-il en substance, doit être avant tout géographie, c'est-à-dire *description de la terre*. Supposons que nous nous élevons en ballon à quelques cents mètres au dessus du sol : ce que l'œil apercevra d'humain, ou plutôt ce qu'une plaque photographique enregistrera mieux que notre rétine, voilà ce qui est proprement du domaine de la géographie. Par conséquent le peuplement d'abord, cette espèce de revêtement terrestre, mobile et pourtant fixe; ensuite les faits humains qui laissent une trace matérielle sur le sol. M. Brunhes, suivant la méthode positive, propose, de ces faits, une classification originale; il distingue : a) les faits d'occupation stérile du sol : maisons et chemins; b) les faits de conquête végétale et animale : champs, jardins, animaux domestiques; c) les faits d'économie destructive : mines, carrières, dévastation végétale, chasse, pêche.

Tels sont, d'après lui, les « faits essentiels » de la géographie humaine. Ce qui est par delà ces faits est d'autant moins géographique que le facteur psychologique y entre pour une plus large part. « La maison et la caverne ne vont pas sans quelque ameublement et quelques ustensiles; la route comporte des accessoires, moyens de transports, chars, traîneaux;

¹ Voir là-dessus E. de Martonne, *Géogr. phys.*, p. 20 et suiv.

le jardin et le champ sont cultivés à l'aide d'instruments, hoyaux, bêches ou charrues; l'homme qui chasse ou qui pêche a des armes ou des filets...» Cela est-il encore du domaine de la géographie? M. Brunhes, se séparant résolument de F. von Richthofen, répond avec décision: Non. Tout cela est dans une dépendance géographique trop peu étroite. Le géographe se contente de marquer au passage les faits ethnographiques qui expriment le mieux les conditions géographiques. Les autres, qui dépendent surtout de la psychologie, il les laisse à l'ethnographie: l'ethnographie ne rentre pas, en soi, dans la géographie.

De même l'étude des races, basée sur des observations somatiques ou philosophiques, ne ressort pas, à proprement parler, au géographe. Comme l'histoire, comme l'économie politique et la sociologie, cette étude doit être entreprise avec une préoccupation géographique constante; les cartes y sont absolument nécessaires pour marquer l'extension des phénomènes; mais l'ethnologie n'en reste pas moins une branche à part.

De la même manière, le géographe enregistre avec soin les conséquences sociales, historiques, militaires ou politiques qui découlent des conditions géographiques. Il montre, par exemple, comment la ville-usine avec ses rues étroites et noires, avec sa population grouillante, rongée par les maladies, est une conséquence de la mine de houille; comment l'organisation sociale des «communes hydrauliques» de la huerta espagnole est une suite de l'irrigation; comment le lac des Quatre-Cantons a influé sur la formation de la Confédération suisse, et ainsi de suite. Avec précision et méthode il poursuivra jusque dans ses derniers échos le retentissement des faits géographiques; mais il se gardera bien d'introduire dans la géographie ce qui n'en fait point partie. La géographie ne doit pas plus empiéter qu'elle ne doit se laisser envahir. Les divisions politiques et administratives, les formes de gouvernement n'ont généralement rien à voir avec elle¹. Et

¹ Cela ne veut pas dire que la connaissance des limites politiques soit inutile ou qu'il faille faire fi de l'instruction civique, mais plutôt que cette géographie politique n'a généralement aucun rapport avec la géographie vraie qui est description de *la terre*. Les hautes altitudes ne forment pas nécessairement des peuples républicains, ni la forêt équatoriale des

si la maladie du sommeil, l'éléphantiasis ou la stéatopygie témoignent de l'influence du climat, ce n'est pas une raison pour introduire dans la géographie un cours de médecine coloniale.

Telles sont, privées des nuances qu'on ne peut introduire dans un résumé aussi succinct que celui-ci, quelques-unes des idées de M. Brunhes. Son but est de faire du jour dans l'arbre par trop touffu de la géographie. Comme un bon jardinier il taille impitoyablement toutes les branches gourmandes. Son livre, comme tous les livres hardis et vigoureux, a provoqué la contradiction. Un grand journal lui a reproché entre autres de faire une géographie humaine d'où l'homme était exclu. Cependant plus on y réfléchit, plus on se convainc que ses déductions sont logiques et, un jour, elles finiront sans doute par triompher.

La *Géographie humaine*, qui est le dernier livre de directions pédagogiques sur la matière, marque avec netteté où en est aujourd'hui la discipline géographique. On peut dire que la géographie est définitivement constituée; ses principes, reconnus de tous, la rapprochent surtout des sciences naturelles; sa méthode, de plus en plus précise, rejette tout ce qui n'a pas de lien logique avec les faits essentiels. La géographie, qui a couru le risque de devenir une encyclopédie informe, tend à délimiter et à restreindre le domaine trop vague et trop vaste qu'on lui attribuait autrefois.

Il serait superflu de montrer longuement la valeur éducative et pratique de la géographie ainsi comprise. Intermédiaire entre les sciences naturelles et les sciences morales, la géographie participe aux avantages des unes et des autres. Elle habitue d'abord l'enfant à l'observation; elle lui ouvre les yeux sur la nature qui l'entoure; elle lui fait remarquer la

tribus soumises au régime patriarcal. Chaque continent se subdivise, géographiquement, en un certain nombre de régions naturelles qui ne correspondent que bien rarement avec les états politiques. Même la ligne de partage des eaux (d'ailleurs fréquemment confondue avec la ligne de faite) dont on a fait une espèce de dogme de chancellerie n'est pas une limite naturelle. Le pédagogue Schiller note très bien qu'il ne faut parler de limites politiques qu'après avoir étudié les régions naturelles. Cette partie politique est une adjonction à la géographie, ce n'est pas de la géographie.

marche du soleil et la manière dont ses effets se différencient selon le relief; elle lui montre comment, sous ses yeux, les formes extérieures de la croûte terrestre se sculptent, se désagrègent et se modifient; elle lui apprend à observer le jeu de la température, des vents et des pluies, et leur influence sur le sol, sur la végétation, sur l'ensemble des conditions économiques. Mais l'intuition n'est qu'un moyen. Le but du géographe, en attirant l'attention de l'élève sur les phénomènes observés est toujours de l'inciter à la réflexion et au raisonnement. Raisonnement plus complexe sans doute, et plus délicat que le raisonnement mathématique; il y faut tenir compte d'une foule d'éléments de valeur diverse, et la solution, pour être exacte, n'est pas nécessairement absolue. Mais combien ce raisonnement est éducatif. Un philosophe exprimait un jour le regret que les jeunes gens commençassent à «vernünfteln», à «raisonnailler», trop tôt, avant d'avoir acquis des faits sur lesquels baser leurs théories. La géographie évite cet écueil parce qu'elle est une intuition raisonnée. Ses racines plongent dans l'observation et ses rameaux pénètrent jusque dans le domaine de l'histoire, de la politique et de la sociologie.

On se plaint parfois de la spécialisation prématurée et du désarroi qu'introduit dans l'esprit de l'enfant la dissociation des sciences enseignées chacune par un spécialiste : la géographie est un lien qui réunit diverses sciences.

Cette valeur éducative de leur branche, plus encore que sa valeur pratique, a poussé les professeurs de géographie à fonder l'association dont nous parlions en commençant. Nous allons voir maintenant quelles sont les visées de cette société. Comme elles concernent presque uniquement l'enseignement secondaire suisse, nous ne parlerons guère que de celui-ci.

1° La société s'est occupée de *la formation des professeurs de géographie*. La méthode géographique, nous l'avons vu, exige des connaissances nombreuses et précises; elle réclame surtout une discipline particulière de l'esprit, que M. Brunhes a très bien caractérisée dans son chapitre sur l'esprit géographique, et qui s'acquiert par l'étude du tout terrestre. Or, qu'observons-nous dans plus d'un collège et dans plusieurs écoles secondaires? On confie l'enseignement de la géogra-

phie au premier venu qui a besoin de quelques heures supplémentaires pour compléter son horaire ou ses honoraires. En Allemagne même, et de l'aveu des Allemands, un tiers des professeurs de géographie ne sont pas préparés à cet enseignement¹. C'est cet abus que le *Verein schweizerischer Geographielehrer* veut combattre d'abord. Sachant que la considération accordée à une branche est proportionnée à la compétence des hommes qui l'enseignent, la société désire que personne ne soit admis à professer la géographie dans le degré moyen, s'il n'a acquis au préalable une sérieuse préparation spéciale. A la réunion de Lausanne, M. le Dr Zollinger, directeur de l'Ecole normale de Küssnacht, a présenté, sur cette préparation, des propositions qui aboutiront sans doute, dans un avenir plus ou moins éloigné, à des réalisations pratiques. « La géographie, dit-il, par le fait qu'elle associe diverses sciences (*assozierende Wissenschaft*) est difficile à délimiter. Elle suppose, en soi, une connaissance approfondie de toutes les sciences auxiliaires, exigence impossible à réaliser. Il faut donc que le futur maître, après avoir acquis une solide formation générale, s'assimile d'abord, par une étude théorique et pratique, la méthode spéciale à la géographie. Cette préparation universitaire, dit M. Zollinger, doit se poursuivre pendant un temps relativement long et doit comprendre, outre les cours proprement dits : des travaux pratiques de lecture et de construction des cartes; des conférences qui offriront l'occasion de traiter et de discuter des problèmes géographiques; des excursions qui enseigneront au candidat l'art d'organiser avec fruit des promenades scolaires. Il est ensuite de toute nécessité que le futur maître soit initié, aussi complètement que possible, à l'une ou l'autre science auxiliaire, — dans la règle, à deux. Ces branches sont, par ordre d'utilité pour la géographie : la géologie, la botanique, la zoologie, les mathématiques et la physique, l'histoire et l'économie politique. »

La société, on le voit, se garde de se prononcer dans une question encore discutée, savoir si la géographie doit être enseignée par un naturaliste (comme cela s'est pratiqué régulièrement jusqu'ici en Amérique) ou par un historien (comme en Allemagne et en Autriche). Peu importe, pourvu que le professeur connaisse sa branche. Ce qu'il faut à

¹ V. *Geographischer Anzeiger*, janvier 1910, p. 16.

l'enseignement secondaire, ce n'est pas tant un spécialiste qu'un homme compétent. Entre deux maîtres possédant la même formation spéciale, et dont l'un serait naturaliste et l'autre historien, il faudrait choisir celui qui aurait la meilleure formation générale.

2° Les efforts de la Société des professeurs de géographie tendent à *modifier les règlements et les programmes*. La première requête de la société au Conseil fédéral, à laquelle nous faisons allusion en commençant, vise le règlement de maturité du 16 juillet 1906. Dans l'énumération des branches d'examen, ce règlement joint la géographie régionale à l'histoire et la géographie physique à la physique. La géographie est ainsi morcelée, elle est placée surtout dans une infériorité qui ne correspond guère à l'idée que l'on se fait aujourd'hui de son importance. Les branches ainsi rattachées à une autre sont, chacun le sait, considérées comme accessoires, et fréquemment elles ne sont l'objet d'aucune question. La société demande donc que la géographie devienne branche autonome d'examen et que les questions s'étendent : a) à la géographie régionale (Länderkunde); b) à la géographie générale. Pour motiver ce vœu, la requête expose, dans un raccourci vigoureux, l'importance de la géographie en général, son importance en particulier pour la Suisse et les rapports de la géographie avec l'histoire d'une part, avec la physique d'autre part. Enfin, elle rappelle les tentatives qui ont déjà été faites en Suisse dans le but de donner à la géographie une place un peu plus large dans les examens de maturité fédérale.

Cette requête, que le *Verband deutscher Schulgeographen* présente aussi en Allemagne depuis longtemps, n'a, certes, rien d'exagéré. Plusieurs règlements cantonaux de baccalauréat y ont déjà donné satisfaction; pour que la prescription ne soit pas éludée, il faut qu'il y ait dans le jury (comme c'est le cas dans plusieurs cantons, à Fribourg par exemple), un interrogateur spécial pour la géographie.

3° La société travaillera de tout son pouvoir à *augmenter le nombre des heures de géographie* dans l'enseignement secondaire¹. Le but qu'elle désire atteindre, c'est que la géographie

¹ Voir sur cette question les Conférences du Musée pédagogique que nous avons citées et les deux rapports de M. le Dr Bärtschi (Berne) et de M. K. Baumer (Zurich) dans le quarante et unième annuaire de la Société suisse des professeurs de gymnase.

soit enseignée dans toutes les classes des gymnases, lycées et écoles industrielles pendant un nombre d'heures à peu près égal à celui que l'on consacre à l'histoire.

Le mobile de cette tendance, — est-il besoin de le dire? — n'est pas de fournir à des géographes en détresse un nombre d'heures capable d'arrondir leur traitement: la plupart des membres de la société se déclarent déjà surchargés. Mais la méthode géographique est si délicate, l'assimilation en est fatalement si lente, qu'il est nécessaire, au dire des hommes du métier, d'accorder à cet enseignement un temps moins parcimonieusement mesuré. Nous ne parlons pas, à dessein, de l'abondance de la matière. Quoique tout, en géographie, ait une valeur pratique immédiatement utilisable, quoique l'on puisse légitimement souhaiter que nos collégiens de vingt ans aient des connaissances un peu précises sur l'état économique des grandes puissances actuelles, il ne faut pas oublier que ce qui importe le plus, ici comme ailleurs, c'est la formation intellectuelle. Or, précisément à ce point de vue, les plus vieux et les meilleurs praticiens de l'enseignement géographique déclarent qu'avec le peu de temps qui leur est accordé ils ne peuvent arriver à aucun résultat appréciable. « L'enseignement géographique, quelque transformé qu'il soit, n'aura jamais qu'une efficacité très limitée, tant qu'il restera emprisonné dans l'unique classe de cinquante minutes par semaine, heureux encore s'il ne produit pas, par suite de l'extrême rapidité avec laquelle les faits et les idées doivent être traités, de véritables déformations de l'esprit ¹. »

Ce qu'il y a de très fâcheux, c'est, notamment, que l'enseignement géographique cesse précisément à l'heure où l'enfant devient capable d'en profiter réellement, à l'heure où les sciences qui forment la base de la géographie commencent à être enseignées. Les géographes se rendent très bien compte que leur branche occupera toujours, dans l'ensemble du programme, un rang secondaire; mais ils ne comprennent pas qu'on ne lui concède pas au moins à peu près la même place, par exemple, qu'à l'histoire. N'est-elle pas la science du présent, comme l'histoire est la science du passé? N'a-t-elle pas, pour l'individu et la société, pour l'industrie et le commerce, une valeur de tous les instants?

¹ M. Dupuy, dans Conférences du Musée pédagogique, 1905, p. 166.

M. le Dr Rüetschi, professeur à St-Gall, a dressé, au nom du comité de la Société suisse des professeurs de géographie, un tableau comparatif des heures consacrées, dans les établissements d'instruction secondaire, à la géographie et à l'histoire :

Il en résulte que la moyenne du temps consacré chaque semaine

a) à la géographie :	b) à l'histoire :
varie dans les gymnases de 30 m. à 1 h. 50.	varie dans les gymnases de 2 h. à 3 h. 25.
varie dans les écoles indus- trielles de 50 m. à 2 h. 15.	varie dans les écoles indus- trielles de 1 h. 15 à 2 h. 40.

La prépondérance de l'histoire est évidente.

Voici quelques exemples qui la feront mieux ressortir encore. L'école cantonale d'Aarau (4 ans) accorde au total des années scolaires 3 heures par semaine à la géographie et 13 à l'histoire. Le gymnase littéraire de Bâle (8 ans) donne en tout 7 heures par semaine à la géographie et 23 à l'histoire. La proportion qui peut être taxée de moyenne est : géographie 6 h., histoire 15 h.

Quelques collèges, il est vrai, ont fait entre les deux branches un partage plus équitable. Le gymnase d'Altdorf (6 ans) donne au total 10 heures à la géographie et 12 à l'histoire ; celui de Porrentruy (8 ans) 14 heures à la géographie et 17 à l'histoire ; celui de Genève (8 ans) 13 heures à la géographie et 19 à l'histoire.

Il n'en reste pas moins que ces deux sciences sont loin d'être placées sur un pied d'égalité. En moyenne, l'histoire occupe deux fois plus de temps que la géographie. En France, en Allemagne, en Autriche, la proportion est à peu près la même. Dans ces deux derniers pays, il est difficile de donner des chiffres précis, parce que dans les dernières années de gymnase, la pédagogie allemande confond la géographie et l'histoire.

Dans son *Handbuch der Pädagogik*, Schiller conseille de prendre, sur le temps accordé à l'histoire, 6 à 7 heures par an pour des répétitions de géographie. En France, le programme de 1912 comporte une heure par semaine jusqu'à la dernière année exclusivement. Chez nous, plusieurs établissements n'observent guère la prescription fédérale d'après laquelle

l'étude de la géographie ne doit pas cesser plus de deux ans avant l'examen final de maturité. Il en est même qui suppriment cet enseignement à partir de la troisième année d'études secondaires, c'est-à-dire lorsque l'enfant a 15 ans.

Lorsque M. le Dr Letsch, à la réunion de la Société suisse des professeurs de gymnase tenue à Baden en 1910, eut lu son rapport sur les méthodes nouvelles de l'enseignement géographique, l'assemblée convint de bonne grâce que la géographie ainsi enseignée avait une haute valeur éducative et qu'il convenait de lui concéder plus de temps. Mais quand on en vint à se demander où l'on pourrait bien prendre ces heures supplémentaires, l'accord fut vite rompu. Un représentant des langues anciennes déclara que toutes les concessions faites depuis cent ans aux sciences naturelles ayant été accordées aux dépens des langues, les philologues étaient obligés de dire : « Jusque-là et pas plus loin. » Quelqu'un proposa de diminuer les heures de mathématiques ; un autre, celles de l'histoire, notamment d'histoire ancienne. M. le recteur Flatt, de Bâle, proposa de réduire toutes les branches proportionnellement à leur importance, de consacrer les matinées à un travail scientifique plus intense et les après-midi à des excursions géographiques.

Le *Verein schweizerischer Geographielehrer* ne se soucie pas de prendre position dans cette question. Les solutions pourront différer d'un endroit à l'autre ; l'essentiel est qu'on accorde à la géographie la place convenable.

La société ne veut pas s'immiscer non plus dans le détail des programmes. Tout le monde convient que l'enseignement géographique doit être progressif et gradué, *methodisch aufbauend*, comme disent les Allemands ; qu'il doit commencer toujours par la géographie locale (*Heimatkunde*) pour se terminer, en dernière année, par un cours de géographie générale ; que la nomenclature indispensable est enseignée avec plus de succès les premières années ; que les explications doivent être tirées, ou du moins rapprochées, de l'expérience de l'enfant. Au reste, l'enseignement de la géographie, comme celui de toute autre branche, est un art, et chaque professeur se fait sa manière. Par conséquent, que chacun dispose la matière à son gré ! M. le Dr Letsch, de Zurich, consacre les trois quarts de la première années de gymnase à la

lecture des cartes, après quoi il parcourt rapidement les cinq parties du monde en insistant sur la nomenclature. Vers le milieu de la deuxième année seulement il reprend, plus à fond, la géographie de la Suisse. La plupart, au contraire, partent directement de la *Heimatkunde* et enseignent la lecture des cartes seulement peu à peu, au fur et à mesure des besoins et de l'intelligence des élèves.

En Allemagne on discute vivement la question de savoir s'il faut, quand on a déduit de la géographie locale les théories générales indispensables (1^{re} année), suivre l'ordre strictement concentrique et gagner progressivement les pays les plus éloignés (tendance saxonne) ou bien s'il ne vaut pas mieux entreprendre de suite la géographie des continents les plus simples comme l'Australie, l'Afrique et ainsi de suite (tendance prussienne). Ce dernier procédé est le plus usité. Dans l'un et l'autre cas, il y a deux cycles, comme en histoire ; on parcourt deux fois la *Länderkunde* et l'on termine par la géographie générale et la géographie mathématique. Les cours de géographie physique, astronomique et mathématique peuvent être confiés, si l'on y tient, aux professeurs de physique et de mathématiques : la géographie générale n'en subsiste pas moins ¹.

4^o En dernier lieu, la Société suisse des professeurs de géographie se préoccupe de faciliter aux maîtres l'achat d'un bon *matériel d'enseignement*. Elle discute de l'aménagement des salles de géographie, des appareils à projections, des collections de diapositifs, d'échantillons géologiques et de produits coloniaux, des reliefs, des cartes et des atlas. Ces échanges de vues (au propre et au figuré) ne peuvent que contribuer à la diffusion des bonnes méthodes.

Il serait oiseux, à la fin de cet exposé des tendances de la géographie actuelle, de rechercher quelles sont les chances de succès des propositions du *Verein schweizerischer Geographielehrer*. Il est certain que la géographie, qui participe aux faveurs accordées ces dernières années aux sciences naturelles, a le vent en poupe. Mais les géographes arrivent un peu tard ; les programmes sont partout surchargés ; les auto-

¹ V. dans *Geographischer Anzeiger*, l'article de M. Penck sur ce sujet (déc. 1912).

rités auxquelles il faut s'adresser sont prévenues par l'enseignement d'autrefois ; elles ont de la peine à se faire aux méthodes nouvelles. Enfin, plusieurs — oubliant que les anciens, que l'on admire, n'avaient pas d'autre but, dans leurs procédés d'éducation, que de s'adapter aux besoins de leur temps, — verront dans les efforts des géographes une nouvelle preuve de la lutte contre le classicisme. La querelle des anciens et des modernes continue sous une forme nouvelle. Mais cette querelle est peut-être éternelle et nécessaire.

L. RICHOTZ
professeur.
